

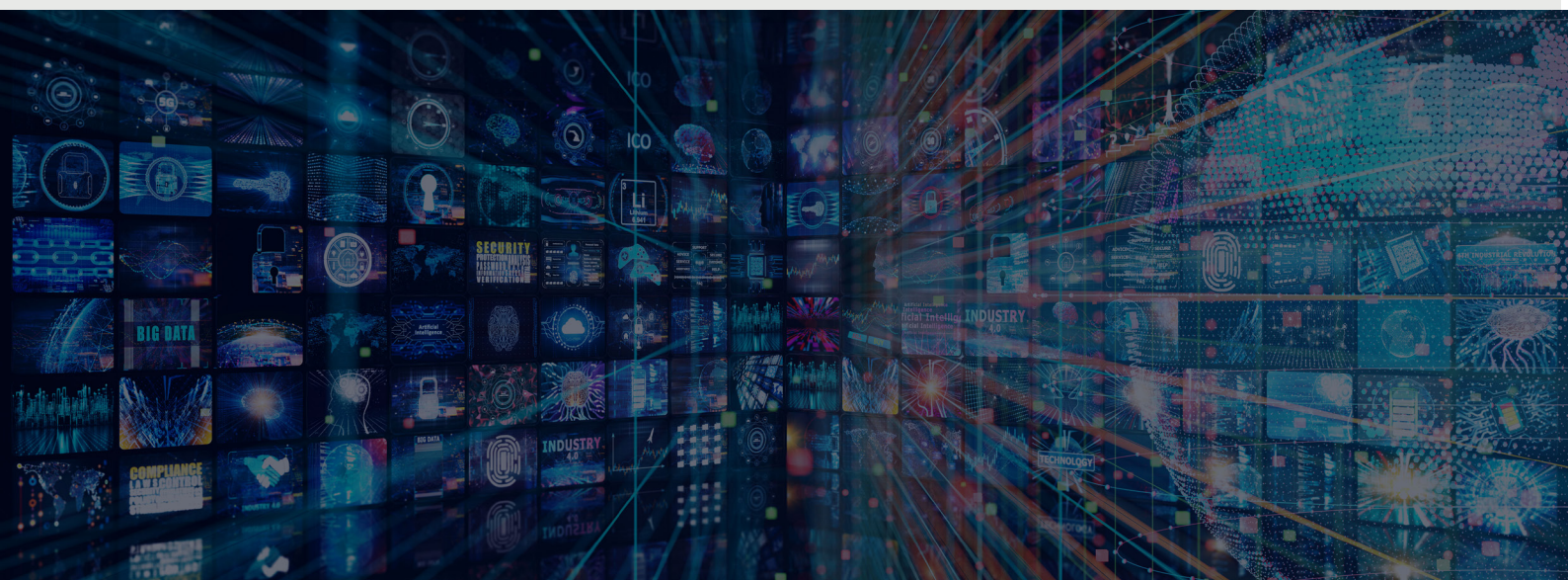


OBSERVATOIRE  
de l'information  
et des stratégies  
d'influence

# DE LA DÉSINFORMATION SOVIÉTIQUE À LA GUERRE COGNITIVE RUSSE : UN SIÈCLE D'ART DE LA GUERRE DES ESPRITS

**Boris Laurent** / Manager conseil chez  
Sopra Steria Next, historien

Avril 2026



## PRÉSENTATION DE L'AUTEUR



**Laurent Boris** / Manager conseil chez Sopra Steria  
Next, historien

Boris Laurent a débuté sa carrière comme journaliste spécialisé dans la presse historique et de défense. Il est aujourd'hui manager dans une grande entreprise de conseil française. Il est également historien, spécialisé en histoire militaire, en histoire des relations internationales et en géopolitique. Il s'intéresse aux stratégies d'influence et à la désinformation, notamment russes. Il collabore avec le Cercle Pégase, think tank du groupe Sopra Steria dédié à la lutte informationnelle, la lutte contre les manipulations de l'information et la lutte informatique d'influence.

---

## PRÉSENTATION DE L'OBSERVATOIRE

L'Observatoire de l'information et des stratégies d'influence de l'IRIS se consacre à l'analyse approfondie des mécanismes de fabrication de l'information, des logiques médiatiques et des stratégies d'influence, dans un contexte international. Il explore comment l'information est produite, transcrite et diffusée dans les médias traditionnels, numériques et les réseaux sociaux, tout en examinant les dynamiques de pouvoir, les enjeux géopolitiques, les dilemmes éthiques et problématiques économiques liés à ces pratiques.

À l'ère du numérique, l'Observatoire vise à éclairer les relations complexes entre médias, opinion publique et sphères d'influence à travers le monde, en incluant une perspective stratégique. Il s'adresse aux décideurs, chercheurs et citoyens soucieux de mieux comprendre les enjeux globaux de l'information et de l'influence.

À travers ses travaux et ses initiatives, l'Observatoire se positionne comme une ressource de réflexions et d'analyses des stratégies d'influence et de désinformation, contribuant ainsi à un débat public éclairé et informé.

---

[iris-france.org](http://iris-france.org)



@InstitutIRIS



@InstitutIRIS



institut\_iris



IRIS



IRIS - Institut de relations internationales et stratégiques

*« Si tout le monde vous ment en permanence, la conséquence n'est pas que vous croyez les mensonges, mais plutôt que personne ne croit plus rien. (...) Et un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut plus se décider. Il est privé non seulement de sa capacité d'agir, mais aussi de sa capacité de penser et de juger. Et avec un tel peuple, vous pouvez faire ce qu'il vous plaît. »*

Hannah Arendt, *Entretien avec Roger Errera*, 1974.

## LA GUERRE DE L'INFORMATION, CONSTANTE DE LA STRATÉGIE RUSSE

Depuis plus d'un siècle, la Russie - d'abord soviétique, puis post-soviétique - conçoit l'information non comme un simple vecteur de communication, mais comme un instrument stratégique à part entière. Dès les années 1920, la propagande bolchevique ne se limitait pas à convaincre : elle visait à structurer les perceptions, à orienter les comportements et à fragiliser la cohésion des sociétés adverses. La désinformation n'était pas un artifice périphérique du pouvoir, mais l'un de ses fondements.

Avec l'effondrement de l'Union soviétique et l'irruption du numérique, cette logique n'a pas disparu ; elle s'est transformée. À partir des années 1990, les stratèges russes ont intégré une réalité nouvelle : la domination ne se joue plus uniquement sur les champs de bataille matériels, mais dans les représentations mentales. La vérité elle-même devient alors un espace de confrontation. C'est dans ce contexte qu'émerge ce que Moscou qualifie successivement de guerre informationnelle, puis de guerre cognitive : une conflictualité diffuse, sans ligne de front, où l'objectif n'est plus de vaincre l'ennemi, mais de le désorienter, de l'épuiser psychologiquement, de fragmenter son rapport au réel.

De Lénine à Poutine, une même ambition traverse les ruptures de régime : façonner la perception du réel afin de contraindre l'action de l'autre. Face à cette stratégie, les réponses les plus décisives ne relèvent plus exclusivement de la puissance militaire, mais de la rapidité de l'information, de la transparence des institutions et de la résilience cognitive des sociétés.

Si la guerre en Ukraine a brutalement remis au premier plan les chars, les missiles et les tranchées, elle a également révélé un autre champ de bataille, moins visible, mais tout aussi déterminant : celui de l'information.

Pour en saisir la logique, il faut remonter bien au-delà de Vladimir Poutine. L'art russe de la désinformation s'inscrit dans un héritage soviétique ancien, continuellement affiné, modernisé et numérisé, mais demeurant fidèle à un principe central : affaiblir l'adversaire non en l'affrontant directement, mais en altérant sa perception du réel.

Cette guerre cognitive repose sur trois piliers structurants.

Le premier est le mensonge érigé en arme politique. Dès les années 1920, il est doté d'un fondement idéologique, d'une dimension militaire à travers la *maskirovka*<sup>1</sup>, et d'une formalisation institutionnelle avec le mensonge d'État. Comme le résume l'historien Thomas Rid : « *La désinformation est née non pas comme un mensonge, mais comme une méthode de guerre politique codifiée par l'État soviétique.*<sup>2</sup> »

Le deuxième pilier réside dans le contrôle du récit. À partir des années 2000, celui-ci est reconstruit par une centralisation étroite de l'espace médiatique et par l'adoption de formes de guerre dites non linéaires, où l'information devient indissociable de l'action militaire.

Enfin, le troisième pilier concerne la manipulation de la perception, devenue un champ de bataille autonome, pleinement assumé dans le contexte de la guerre en Ukraine.

Comme le résume Michael J. Kelley dans un article publié en 2024 : « *La Russie ne combat pas seulement avec des chars ou des drones ; elle combat avec des récits.*<sup>3</sup> »

## L'HÉRITAGE SOVIÉTIQUE : LA DÉSINFORMATION COMME INSTRUMENT STRATÉGIQUE

La guerre informationnelle russe contemporaine ne constitue ni une rupture, ni une improvisation, ni une forme d'opportunisme. Elle s'inscrit dans une tradition stratégique ancienne, héritée à la fois de l'Empire russe et, plus encore, de l'Union soviétique, qui a très tôt fait de la manipulation de l'information un levier central de contrôle et de puissance.

---

<sup>1</sup> Chez les Soviétiques, la *maskirovka* est un terme qui se traduit littéralement par « camouflé », de celui du tireur d'élite à l'affût dans un arbre à la dissimulation d'une opération d'envergure. La *maskirovka* s'exerce à tous les niveaux : stratégique, opératif et tactique. Stratégiquement, le haut commandement doit s'employer à constamment tromper l'ennemi sur ses véritables intentions. Au niveau opérationnel, les armées doivent rivaliser de prouesses en visant à dissimuler leurs concentrations, à opérer des diversions, à éliminer ou intoxiquer les moyens de reconnaissance de l'ennemi. Il en va de même au niveau tactique dans chaque unité, jusqu'au bataillon. Claude Quélet, « La maskirovka », *Tempus*, Perrin, 2022.

<sup>2</sup> Thomas Rid, « Active Measures: The Secret History of Disinformation and Political Warfare » *Central Intelligence Agency, Studies in Intelligence*, mars 2020.

<sup>3</sup> Michael J. Kelley, « Understanding Russian Disinformation and How the Joint Force Can Address It », *Parameters* 54, no. 2 (été 2024), *U.S. Army War College Press*, 29 mai 2024.

Cette culture de la désinformation prolonge des pratiques anciennes, héritées de la Russie impériale. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Okhrana, la police politique du tsar, recourt déjà à la falsification documentaire et à la manipulation de l'opinion comme instruments de maintien de l'ordre intérieur et d'influence extérieure. L'exemple le plus emblématique est la fabrication et la diffusion des *Protocoles des Sages de Sion*<sup>4</sup>, faux élaboré au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, prétendument issu d'un complot juif mondial. Conçu comme un outil de désinformation et de stigmatisation politique, ce document, pourtant rapidement « débunké » comme imposture, connaîtra une diffusion internationale durable et des effets dévastateurs. Il illustre précocement une constante de la tradition russe : l'usage du faux pour structurer des représentations collectives, polariser les sociétés et orienter les comportements sur le long terme.

Dès les années 1920, le pouvoir bolchevique érige la désinformation au rang d'outil stratégique, au même titre que l'action militaire ou la diplomatie. Dans un régime fondé sur l'idéologie et la confrontation permanente avec un monde jugé hostile, l'information n'est jamais neutre : elle est un champ de bataille. L'objectif n'est pas seulement de convaincre, mais de tromper, de diviser, de désorienter l'adversaire afin d'affaiblir sa capacité de décision.

Cette approche trouve l'une de ses premières expressions doctrinales dans le concept de *maskirovka*. Initialement conçu comme un ensemble de techniques de camouflage et de tromperie militaire, il dépasse rapidement le cadre strictement opérationnel pour s'étendre au champ politique, diplomatique et médiatique. La *maskirovka* ne consiste pas uniquement à dissimuler ses intentions, mais à montrer à l'adversaire ce qu'il doit voir, afin de l'amener à de fausses conclusions.

Les exemples militaires abondent. Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Armée rouge perfectionne ces techniques à une échelle inédite. L'opération *Uranus*, à Stalingrad, en novembre 1942 en est un bon exemple. *Uranus* exige la concentration de forces considérables dans les steppes, au nord comme au sud de la ville, tout en fixant l'essentiel des troupes allemandes dans le piège de Stalingrad. L'équilibre est fragile : frapper fort sans éveiller les soupçons, préparer l'orage dans un silence presque total. Pour dissimuler ses intentions, l'Armée rouge déploie une *maskirovka* d'une rigueur absolue. Les déplacements se font exclusivement de nuit. Les ondes radio sont saturées de faux messages, simulant une activité trompeuse ailleurs sur le front. Les ordres, eux, ne circulent presque plus par écrit : ils sont transmis oralement, au dernier moment, au plus près de leur exécution. Dans cette

---

<sup>4</sup> Patrice Gélinet, « Faux et usages d'un faux antisémite : les Protocoles des Sages de Sion », *franceinfo*, podcast « Les infox de l'Histoire », 3 mai 2024 ; William Audureau, « Les Protocoles des sages de Sion, fake news antisémite à succès des années 1920 », *Le Monde*, 15 août 2021.

mécanique de dissimulation, chaque détail compte. Le silence devient une arme, la lenteur une stratégie, et l'invisible, une promesse de choc brutal à venir.

La *maskirovka* est rééditée lors des opérations *Rumiantsev* et *Koutouzov* en août 1943, qui scellent la victoire soviétique à Koursk. Ces deux opérations reposent sur une tromperie méthodique de l'état-major allemand quant aux axes d'effort réels. Cette maîtrise atteint son apogée avec l'opération *Bagration*, en juin 1944, où la désinformation stratégique permet l'anéantissement du groupe d'armées Centre allemand. Ces succès militaires consacrent la *maskirovka* comme un pilier durable de la pensée stratégique soviétique.

À partir des années 1950, cette logique est institutionnalisée. Le KGB - Comité pour la sécurité de l'État et principal service de renseignement et de sécurité de l'URSS - crée un département entièrement dédié à la désinformation. Sa mission est claire : façonner la perception des opinions publiques étrangères, infiltrer les milieux intellectuels et médiatiques occidentaux, manipuler journalistes et décideurs, fabriquer de faux scandales - le *kompromat* - afin de discréditer les États-Unis, l'OTAN ou certaines personnalités jugées hostiles. À son apogée, jusqu'à 85 % du budget du KGB est consacré non pas à l'espionnage classique, mais à la subversion idéologique<sup>5</sup>.

Parallèlement, les théoriciens soviétiques développent un cadre conceptuel plus élaboré : le *contrôle réflexif*. Élaboré entre les années 1960 et 1980 par des chercheurs comme Vladimir Lefebvre ou Nikolaï Rozin, ce concept repose sur une idée simple, mais redoutable : il ne s'agit pas tant de mentir ponctuellement que de structurer l'environnement informationnel de l'adversaire de telle sorte qu'il prenne, de lui-même, les décisions que l'on souhaite - tout en étant convaincu d'agir librement.

Comme le souligne Lefebvre, l'efficacité stratégique ne réside pas dans la crédibilité d'un mensonge isolé, mais dans la capacité à influencer les cadres mentaux, les anticipations et les raisonnements de l'adversaire. Durant la Guerre froide, la diffusion contrôlée de fausses informations sur les capacités nucléaires soviétiques a ainsi contribué à pousser les États-Unis à réorienter leurs choix budgétaires et stratégiques, parfois à leur détriment.

Cette approche trouve aujourd'hui un prolongement moderne dans ce que les analystes occidentaux ont qualifié de *firehose of falsehood*, le « tuyau à mensonges ». La logique n'est plus de convaincre par un récit cohérent, mais d'inonder l'espace informationnel de messages faux, contradictoires ou absurdes. L'objectif n'est pas l'adhésion, mais la saturation :

---

<sup>5</sup> Alexandre Perfetti, « Matrices subversives soviétiques », *École de guerre économique*

désorienter, épuiser cognitivement, affaiblir la capacité à distinguer le vrai du faux, jusqu'à provoquer le doute généralisé.

Enfin, cette stratégie globale s'incarne dans ce que les Soviétiques appelaient les *mesures actives*. Celles-ci désignent l'ensemble des opérations secrètes d'influence, de désinformation et de subversion politique menées par les services soviétiques. Elles sont institutionnalisées avec la création, dans les années 1950, de la Direction « A » du KGB, qui comptera jusqu'à 700 officiers dans les années 1970. Leur objectif est constant : manipuler les médias, instrumentaliser les mouvements sociaux, influencer les élites occidentales afin de fragiliser la cohésion interne des démocraties.

Les exemples historiques sont révélateurs. L'opération *Infektion*, dans les années 1980, diffuse le mythe selon lequel le VIH aurait été créé par les États-Unis dans un laboratoire militaire, nourrissant durablement les milieux complotistes. L'opération *Trust*, dès les années 1920, repose sur la création de fausses organisations anticomunistes destinées à piéger les opposants russes en exil. Dans les années 1980, le soutien discret à certains mouvements pacifistes ou antinucléaires vise à affaiblir le consensus stratégique au sein de l'OTAN et, plus largement, à saper les démocraties occidentales.

Ainsi, la désinformation soviétique n'est jamais un instrument marginal. Elle constitue un front à part entière de la confrontation avec l'Occident : le front des esprits. Et c'est ce front, largement hérité, que la Russie contemporaine continue aujourd'hui d'investir et de moderniser.

## LA RUSSIE POST-SOVIÉTIQUE : RENAISSANCE D'UNE ARME INFORMATIONNELLE

L'effondrement de l'Union soviétique en 1991 provoque une rupture brutale. L'appareil idéologique se délite, les structures de contrôle se désagrègent, et la Russie traverse une décennie d'instabilité politique, économique et identitaire. Durant les années 1990, le pouvoir perd en grande partie la maîtrise du récit national. Les médias s'ouvrent, les capitaux et les influences occidentales affluent, les élites se fragmentent. Pour la première fois depuis des décennies, l'espace informationnel russe échappe au contrôle centralisé<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Ellen Mickiewicz, « Television, Democracy and Elections in Russia », *Cambridge University Press*, 2008 ; Ivan Krastev & Stephen Holmes, « The Light That Failed », *Penguin*, 2019.

Lorsque Vladimir Poutine accède au pouvoir en 2000, il tire une leçon essentielle de cette décennie : qui contrôle l'information contrôle l'État. La restauration de la puissance russe passe d'abord par la restauration d'un récit unifié. Très rapidement, les médias indépendants sont marginalisés, les grandes chaînes de télévision placées sous contrôle étatique ou paraétatique, et une architecture centralisée de la communication politique est reconstituée autour du Kremlin. L'information redevient un instrument de souveraineté.

Mais la véritable transformation réside ailleurs. Le pouvoir russe ne se contente pas de restaurer les méthodes soviétiques ; il les modernise à l'ère numérique. À partir du milieu des années 2000 apparaissent des plateformes destinées à l'international, telles que Russia Today (devenue RT) et Sputnik. Présentées comme des médias alternatifs, elles s'adressent prioritairement aux opinions occidentales, en cultivant une posture critique à l'égard des institutions euroatlantiques. Il ne s'agit pas nécessairement de convaincre, mais d'introduire le doute, de relativiser les faits, d'installer l'idée que toute vérité est discutable.

Parallèlement, se développent des structures plus discrètes, comme les « fermes à trolls », notamment à Saint-Pétersbourg<sup>7</sup>. Ces entités sont capables d'inonder les réseaux sociaux de contenus polarisants, amplifiés par des bots et relayés par des communautés sympathisantes. L'objectif n'est plus seulement la diffusion d'un récit officiel<sup>8</sup>, mais la fragmentation des espaces informationnels adverses. Dans certaines régions, comme la bande sahélo-saharienne, ces mécanismes s'appuient sur des ressorts anticoloniaux et anti-français, en se présentant comme des soutiens aux souverainetés locales face à l'Occident. La Russie adapte ainsi ses narratifs aux contextes culturels et politiques, démontrant une grande plasticité stratégique.

Cette évolution s'inscrit dans ce que les stratèges russes, au premier chef desquels le chef d'état-major de l'armée russe, le général Guérassimov, décrivent, au début des années 2010, comme une logique de « guerre non linéaire ». Contrairement à la notion occidentale de guerre hybride, qui insiste sur la combinaison d'outils variés, l'approche russe met l'accent sur l'effacement des frontières entre paix et conflit. Les moyens militaires, économiques, cybernétiques, diplomatiques et cognitifs sont imbriqués dans une même dynamique stratégique. La confrontation n'est plus un moment exceptionnel : elle devient un état permanent de compétition<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Emerson T. Brooking & P.W. Singer, « LikeWar: The Weaponization of Social Media », *Houghton Mifflin*, 2018.

<sup>8</sup> Ellen Mickiewicz, « Television, Power, and the Public in Russia », *Cambridge University Press*, 2008.

<sup>9</sup> Mark Galeotti, « Moscow's Shadow: The "Gerasimov Doctrine" and Russian Non-Linear War », *Brown University archive*, 9 mars 2017.

Dans ce cadre, l'information occupe une place centrale. Elle n'est plus un simple accompagnement de l'action militaire ; elle en constitue parfois le substitut. En 2019, lors d'un discours prononcé devant l'Académie des sciences militaires, le ministre de la Défense Sergueï Choïgou affirme la primauté des mesures non militaires dans la réalisation des objectifs stratégiques. Cette inflexion marque ce que certains analystes, comme Dmitri Minic, qualifient de « contournement de la lutte armée » : obtenir des effets politiques majeurs sans recourir directement à l'affrontement conventionnel<sup>10</sup>.

La Russie déploie ainsi ses opérations informationnelles de manière globale et multidimensionnelle. Elles visent différents niveaux de la société - de l'individu aux groupes sociaux, des communautés numériques aux élites politiques - et investissent l'ensemble des sphères d'activité humaine : économique, politique, culturelle, identitaire. L'espace numérique devient un théâtre d'opérations à part entière.

Concrètement, cette stratégie repose sur des écosystèmes coordonnés : médias internationaux comme RT et Sputnik, réseaux de comptes automatisés, influenceurs alignés, chaînes Telegram, relais locaux. Elle privilégie la production de contenus polarisants, conçus pour accentuer les fractures préexistantes au sein des sociétés occidentales. Elle infiltre également des espaces numériques alternatifs - mouvements conspirationnistes, extrêmes politiques, contestations sanitaires - non pour les diriger nécessairement, mais pour amplifier leurs discours et en exploiter le potentiel déstabilisateur.

Ainsi, la désinformation russe post-soviétique change d'échelle et de nature. Elle n'est plus seulement défensive ou réactive ; elle devient offensive, intégrée à une stratégie globale de puissance. Elle ne vise pas uniquement à protéger le régime, mais à remodeler l'environnement informationnel international au bénéfice de la Russie.

## LA GUERRE EN UKRAINE : LABORATOIRE DE LA GUERRE COGNITIVE

L'invasion de l'Ukraine ne constitue pas seulement une rupture géopolitique majeure ; elle représente l'aboutissement d'une évolution doctrinale engagée depuis deux décennies. La guerre en Ukraine est un laboratoire à ciel ouvert de la guerre cognitive russe.

---

<sup>10</sup> Dimitri Minic, « En Ukraine, les Russes ont voulu contourner la lutte armée, mais ce fut un fiasco total », *Institut français des relations internationales (Ifri)*, 5 mai 2023.

Bien avant février 2022, Moscou avait préparé le terrain informationnel. Le précédent de 2014 en Crimée en offre une première démonstration aboutie. L'annexion de la péninsule s'accompagne d'une offensive informationnelle massive et méthodiquement orchestrée.

Le premier ressort est le déni : les « petits hommes verts » sont présentés comme des forces d'autodéfense locales, alors même qu'il s'agit de soldats russes sans insignes. Le second est la mise en scène : diffusion d'images de populations prétendument enthousiastes, construction d'un récit d'adhésion spontanée. Le troisième est la justification morale : la Russie affirme intervenir pour protéger les « russophones » menacés, inscrivant son action dans une logique défensive et humanitaire. Le cadre narratif est clair : Moscou ne serait pas l'agresseur, mais le garant d'une stabilité menacée<sup>11</sup>.

En 2022, ce modèle est perfectionné et amplifié. Dans les mois précédant l'invasion, la Russie déploie à grande échelle un mécanisme de contrôle réflexif. Feintes diplomatiques, annonces d'exercices militaires, démentis répétés quant à toute intention d'envahir : l'objectif est de saturer l'espace décisionnel adverse. L'abondance d'informations, parfois exactes, parfois contradictoires, produit un effet paradoxal : le trop-plein informationnel finit par diluer l'alerte. Comme l'histoire l'a déjà montré, une information connue, mais noyée dans l'incertitude peut perdre sa capacité mobilisatrice. L'invasion de la Crimée, en 2014, en est une parfaite illustration. En 1938-1939, les services de renseignement britanniques savent que l'Allemagne s'apprête à frapper la Pologne, mais les informations sont littéralement noyées dans la masse de documents, de rapports et de notes parfois contradictoires. En 1941, l'Union soviétique est elle-même victime des manipulations allemandes et du trop-plein d'informations qu'elle reçoit de ses agents. Elle est de ce fait trompée quant aux véritables intentions d'Hitler : l'invasion de l'URSS.

En 2022, le résultat est une désorientation partielle des opinions et un délai dans les réactions politiques. Lorsque l'offensive est déclenchée, la bataille des récits est déjà engagée.

Une fois la guerre ouverte, la Russie inonde l'espace numérique de narratifs multiples et souvent contradictoires. L'Ukraine est présentée comme un « État nazi », référence directe à la Grande Guerre patriotique et à la mémoire fondatrice du régime. L'OTAN est accusée de vouloir « détruire » ou « encercler » la Russie, réactivant un imaginaire stratégique ancien. Des allégations sur des laboratoires biologiques américains en Ukraine sont massivement relayées, s'inscrivant dans une tradition conspirationniste déjà mobilisée par le passé<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> « Comment neutraliser un pays sans le dire : Ukraine 2014 », *La voie de l'épée, Défense et Sécurité internationale* n°144, décembre 2019.

<sup>12</sup> « Russia-Ukraine Disinformation Tracking Center », *NewsGuard*, 27 mars 2026.

Ce brouillard informationnel ne vise pas nécessairement à convaincre. Il cherche à installer un doute systémique, à épuiser la vigilance cognitive, à rendre toute vérité contestable. La désinformation agit ici comme une érosion : lente, diffuse, cumulative. Elle altère progressivement la capacité des sociétés à maintenir une lecture stable des événements.

Parallèlement, la confrontation déborde largement le théâtre ukrainien. Plusieurs opérations de déstabilisation en Europe ont été attribuées à des réseaux liés à la Russie ou à ses sphères d'influence. Des incidents tels que les étoiles de David peintes sur des murs à Paris à l'automne 2023 ou l'exposition de têtes de porc devant des lieux de culte musulmans relèvent d'une logique classique : attiser les tensions identitaires, exacerber les fractures internes, détourner l'attention stratégique. L'objectif n'est pas l'impact immédiat, mais l'amplification des vulnérabilités sociétales.

Dans le même temps, l'écosystème informationnel pro-russe se diversifie. De nouvelles plateformes apparaissent, comme Portal Kombat, par exemple, des réseaux de sites imitant la presse régionale européenne sont créés afin de diffuser des contenus hostiles aux autorités nationales, comme Storm-1516<sup>13</sup>, puis relayées massivement sur les réseaux sociaux. Cette technique repose sur une stratégie de mimétisme : emprunter les codes de la crédibilité locale pour insérer des narratifs polarisants dans le débat public.

La dimension africaine constitue un autre prolongement de cette guerre cognitive. Les campagnes informationnelles y mobilisent des registres anticoloniaux et souverainistes, présentant la Russie comme une alternative aux puissances occidentales. Là encore, il ne s'agit pas uniquement de promouvoir une image positive de Moscou, mais de délégitimer les partenaires occidentaux et d'éroder leur influence.

Un autre instrument central est la rhétorique nucléaire. Les déclarations répétées de Vladimir Poutine, de Dmitri Peskov ou de Sergueï Lavrov sur la possibilité d'un recours à l'arme nucléaire relèvent d'une logique d'escalade maîtrisée. Elles s'inscrivent dans la tradition russe de « l'escalade pour désescalade », consistant à brandir la menace afin de figer l'initiative adverse. Ce discours opère à double niveau : à destination des dirigeants occidentaux, pour influencer leur calcul stratégique ; à destination des opinions publiques, pour activer la peur d'un conflit majeur et fragiliser le soutien à l'Ukraine. Il s'agit moins de préparer l'emploi de l'arme que de modeler les perceptions du risque.

L'ensemble de ces actions participe de ce que l'on peut qualifier d'« encerclement cognitif <sup>14</sup>». Ce processus vise à affaiblir l'adversaire non par la conquête territoriale immédiate, mais par

<sup>13</sup> « Décryptage : Storm-1516 et l'affaire Epstein », *Cercle Pégase*, LinkedIn.

<sup>14</sup> « Le décryptage des encerclements cognitifs », *École de pensée sur la guerre économique (EPGE)*

la domination progressive de son environnement informationnel. Il s'agit de dissimuler l'intention offensive, de brouiller les responsabilités, et de ne jamais apparaître comme l'agresseur évident. La Russie exploite pour cela les zones grises héritées de l'après-guerre froide - élargissement de l'OTAN, crises en Géorgie et en Ukraine, ambiguïtés stratégiques occidentales - afin d'inscrire son action dans un récit de réaction plutôt que d'agression.

Ainsi, la guerre en Ukraine révèle une constante : pour Moscou, la bataille décisive ne se joue pas uniquement sur le terrain militaire. Elle se joue dans la capacité à structurer les perceptions, à influencer les décisions adverses et à fragmenter les sociétés. La guerre cognitive n'est pas un complément de la guerre conventionnelle ; elle en est devenue l'un des axes centraux.

## CONCLUSION : UNE GUERRE DU RÉEL

De Lénine à Poutine, la Russie a fait de la manipulation de l'information non un simple outil de circonstance, mais un art stratégique. La désinformation n'y est pas un mensonge isolé : elle constitue une matrice politique, une manière d'exercer le pouvoir et de conduire la confrontation internationale dans la durée.

La guerre en Ukraine révèle cette continuité. Moscou ne cherche pas seulement à maintenir l'Ukraine dans son giron et à l'empêcher de rejoindre l'OTAN ; elle cherche à façonner la perception du conflit, à imposer ses catégories d'interprétation, à transformer le réel en champ de bataille. Ce qui se joue n'est pas uniquement militaire. C'est une lutte pour la définition même de la réalité.

Face à cette guerre du réel, la réponse ne peut être exclusivement matérielle. Elle repose sur trois leviers complémentaires : la vitesse, la transparence et la résilience cognitive.

### *La vitesse : reprendre l'initiative narrative*

La tradition soviétique, puis russe, repose sur une intuition constante : celui qui impose le premier récit structure la compréhension des faits. Dans les opérations contemporaines, l'action informationnelle précède souvent l'action militaire. Elle prépare le terrain, façonne les perceptions, crée l'ambiguïté.

L'exemple de la Crimée en 2014 l'a montré : la saturation médiatique et numérique a précédé la stabilisation des faits, désorientant les opinions et ralentissant les réactions politiques. L'espace informationnel avait été investi avant même que la situation ne soit clarifiée.

La réponse occidentale ne peut consister à attendre une certitude parfaite. Elle suppose une capacité d'anticipation et de divulgation rapide des informations disponibles. La communication préventive américaine avant l'invasion de février 2022 - rendant publics des éléments de renseignement sur les intentions russes - illustre cette logique : neutraliser la surprise en exposant la manœuvre. La vitesse devient alors un instrument de dissuasion informationnelle.

### *La transparence : dissiper le brouillard*

La stratégie russe prospère dans les zones grises : ambiguïtés juridiques, récits concurrents, demi-vérités. L'objectif n'est pas toujours de faire croire à une version unique, mais d'installer l'idée que toute vérité est relative, que toute information est suspecte. Ce brouillard informationnel s'inscrit dans la logique du contrôle réflexif : influencer la décision adverse en altérant sa perception du réel.

Face à cette méthode, la transparence constitue une réponse stratégique. Rendre publics les faits établis, expliciter les méthodes d'analyse, documenter les campagnes de désinformation : autant de moyens de réduire l'espace d'incertitude exploité par l'adversaire. Des initiatives comme EUvsDisinfo participent de cette démarche. En exposant les mécanismes de la manipulation, elles en affaiblissent la portée. On peut également citer French Response, un (véritable) outil pour la France dans la lutte informationnelle<sup>15</sup>.

La transparence n'est pas naïveté ; elle est clarification. Elle vise à restaurer un socle commun de réalité sans lequel aucune décision collective n'est possible.

### *La résilience cognitive : défendre la cohésion*

Au cœur de la stratégie informationnelle russe se trouve une cible prioritaire : la cohésion des sociétés démocratiques. L'objectif n'est pas tant de convaincre que de fragmenter, d'exacerber les divisions, d'éroder la confiance dans les institutions. L'enjeu n'est plus seulement militaire ; il est psychologique et sociétal.

La réponse relève donc de la résilience cognitive. Éducation aux médias, culture stratégique, capacité critique, renforcement de la confiance publique : autant de facteurs qui

---

<sup>15</sup> « Le compte French Response, un outil pour la France dans la lutte informationnelle », *Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères*, 6 février 2026.

conditionnent la robustesse d'une société face à la manipulation. Former des citoyens capables d'identifier une opération d'influence, c'est réduire l'efficacité de la manœuvre adverse.

Mais cette résilience ne saurait reposer sur les seuls individus. Elle suppose également un environnement informationnel solide : des médias traditionnels indépendants, pluralistes, et dotés de modèles économiques sécurisés, capables de produire une information fiable et de résister aux pressions.

Les armées et les services occidentaux intègrent désormais pleinement cette dimension : le champ informationnel est un espace de confrontation à part entière. Mais, *in fine*, la solidité décisive n'est ni technologique ni algorithmique ; elle est civique.

En définitive, la Russie mène une guerre qui ne se limite pas aux frontières de l'Ukraine. Elle investit l'espace mental, s'attaque aux perceptions, cherche à briser la résistance sans nécessairement affronter frontalement.

Comme l'écrivait Sun Tzu, la suprême habileté consiste à vaincre sans combattre. C'est précisément sur ce terrain - celui des esprits - que se déploie aujourd'hui la confrontation.

Et c'est là que se jouera, pour une large part, l'équilibre stratégique des années à venir.

# L'expertise stratégique en toute indépendance



2 bis, rue Mercœur - 75011 PARIS / France

+ 33 (0) 1 53 27 60 60

[contact@iris-france.org](mailto:contact@iris-france.org)

[iris-france.org](http://iris-france.org)



L'IRIS, association reconnue d'utilité publique, est l'un des principaux think tanks français spécialisés sur les questions géopolitiques et stratégiques. Il est le seul à présenter la singularité de regrouper un centre de recherche et un lieu d'enseignement délivrant des diplômes, via son école IRIS Sup', ce modèle contribuant à son attractivité nationale et internationale.

L'IRIS est organisé autour de quatre pôles d'activité : la recherche, la publication, la formation et l'organisation d'évènements.